

LA PRESSE TURQUE DE CE MATIN

LA POLITIQUE ITALIENNE A UN TOURNANT

M. Asim Us écrit dans le « Vakits » : Une atmosphère de paix règne en Italie. Les publications de la presse et les émissions de la radio italiennes en faveur de la paix ont été ordonnées par Mussolini. La Pologne est morte, il est impossible de la faire revivre dans son ancien état. Alors, à quoi bon faire la guerre ? D'ailleurs ni l'Allemagne, ni l'Angleterre et la France ne se livrent à des actions de grand style, on peut considérer que la guerre n'a pas commencé.

Les Italiens, pour démontrer combien ils sont sincères, pour leur part, dans ces idées, ne se bornent pas aux paroles ; ils s'efforcent de donner des preuves par des actes de leur amour pour la paix : le retrait des troupes qui se trouvaient à la frontière d'Albanie, la réduction des garnisons du Dodécanèse à leurs effectifs normaux du temps de paix.

Le monde entier sait que lors même qu'il n'y aurait pas eu un seul soldat italien à la frontière d'Albanie, la Grèce ne s'y serait pas livrée à une agression. Chacun sait également que nulle part on n'a nourri d'intentions agressives contre le Dodécanèse. Le fait que l'Italie retire ses troupes sans exiger aucune contre-garantie est une preuve de ce que le président du conseil italien également partage cette conviction.

Dès lors, d'où vient la nécessité qu'a ressenti l'Italie de donner certaines preuves matérielles de son désir de paix dans les Balkans et en Méditerranée ? M. Mussolini constatant que la politique de menace à l'égard de l'Angleterre et de la France, adoptée par l'Allemagne a abouti à une guerre qui ne pourra s'achever que par l'écrasement de l'une des parties en présence, est-il auquiet du danger de guerre qui pourra résulter de ce fait pour son pays également ?

C'est-là une hypothèse. Il ne peut que l'Italie se rendant compte que la politique de menace ne « prend » pas, que la force sera opposée à la force, ait décidé de mettre de côté le jeu des armes, qu'elle veuille se contenter de conserver étroitement les résultats qu'elle a acquis jusqu'à ce jour.

Mais à notre sens, il y a aussi une autre considération qui a du induire le président du conseil italien à adopter sa politique pacifique. C'est la conclusion d'un accord entre son allié l'Allemagne et la Russie soviétique et la position stratégique prise par l'armée rouge qui, traversant les frontières de la Pologne, a dressé une barrière à l'Allemagne, vers la Roumanie. Si l'Allemagne avait jugé que son alliance militaire avec l'Italie constituait pour elle un point d'appui suffisant, elle n'aurait pas conclu son dernier accord avec la Russie soviétique ; cela l'Italie l'a compris.

D'autre part, l'Allemagne se voyant souhaiter. Et il y en a peut-être qui attendaient depuis des années pareille occasion. Mais la dernière guerre l'a démontré, la situation a beau être embrouillée, la victoire finale est toujours celle de l'ordre. C'est pourquoi malgré tous les indices négatifs, nous nous ré-actualis à la Pologne et d'ouvrir des négociations de paix avec l'Angleterre et talement disparu. C'est pourquoi nous la France se trouve à un tournant de la politique européenne.

LES CONVERSATIONS

ANGLO-RUSSES

M. Ebuzziyazade Veliid commente dans le « Yeni Sabah », l'entretien entre lord Halifax et l'ambassadeur des Soviets à Londres M. Maisky.

S'il est impossible de redresser une victoire militaire décisive la situation en Pologne qui devient tous les jours plus embrouillée, le moyen le plus sage de se tirer d'affaire est évidemment de choisir la voie des conversations avec l'ambassadeur de Russie soviétique, sem-Londres. Et s'il faut nous baser sur les expériences antérieures, le jugement que nous pourrons formuler au sujet du résultat de ces nouvelles conversations s'annonce nettement négatif.

Avant l'attaque allemande contre les Polonais, les Anglais ont conduit pendant des mois des négociations avec la Russie ; en vue d'en assurer le succès, une foule de délégations du Foreign-Office de conseiller politiques, de délégations militaires se sont rendus à Moscou. Nous savons tous comment ces dernières et en toute sincérité, lors de son débarquement d'Ist. que cette intervention a été dans le somme des plus heureuses. Dans la situation actuelle, l'URSS s'élève au centre de l'Europe comme un puissant élément d'équilibre.

Il est, certes, impossible de déterminer comment ces dernières et même de prévoir les développements et venues, ces échanges de vues ont

gués anglais et français sont rentrés dans leur pays péninsulaires et déconfits.

Seulement, s'il est une chose que nous ne savons pas encore, c'est à qui incombe la responsabilité de l'échec des pourparlers de Moscou. S'il faut en croire les Anglais et les Français la faute en est aux Russes. Mais ces derniers font retomber tous les torts sur les Anglais sur leur marchandages interminables et leurs propositions médiées, si bien que, lassés et déçus les Russes se sont vus obligés de se tourner pour traiter vers les Allemands.

Ainsi nous avons d'une part cet exemple, amer pour le front démocratique, qui est d'hier. D'autre part nous avons cette manie, qui est un fait, du Président du conseil anglais, M. Chamberlain, d'analyser longuement et par le menu toutes ses décisions et ses compétences. Au moment où le bruit court que de nouvelles négociations sont sur le point d'être engagées à Londres, ceux qui veulent pouvoir prononcer un jugement sur la situation doivent tenir compte de ces deux faits. Agir autrement, c'est à dire s'abandonner à un optimisme aveugle c'est s'exposer à des rapides déceptions.

Néanmoins, en dépit de tous les précédents qui inspirent le pessimisme, on souhaite ardemment, en présence de cette situation sombre et trouble et en vue de pouvoir jouter d'un rayon de lumière que les démocraties soient disposées à travailler à un accord quelconque en tenant compte des nécessités qui imposent les conditions nouvelles.

D'ailleurs il ya des indices très nets que ce désir commence à être ressenti en France qu'en Angleterre. On est frappé, en lisant les derniers journaux venus de France du changement de langage à l'égard de la Russie. Les violences verbales des premiers jours se sont beaucoup atténuées et dans les journaux où elles persistent, la censure a enlevé des lignes et des phrases entières. Ce fait témoigne de ce que le gouvernement français a jugé que l'échange d'injures réciproques est moins avantageux que des négociations réciproques.

D'autre part, on dit que le voyage à Moscou de notre ministre des affaires étrangères, M. Sükrü Saracoğlu pourrait servir à préparer un terrain d'entente entre la Russie et les pays démocratiques. La vérité est qu'en raison de la situation géographique, de son importance et de son influence politiques et de sa neutralité en cette matière, la Turquie, tout comme c'était le cas avant l'explosion des hostilités, peut utiliser son rôle de pont entre les deux parties et que l'on peut attendre d'heureux fruits de son entremise.

Car, il est des gens qui cherchent à pêcher en eau trouble ; la situation actuelle est compliquée et embrouillée à la route de la Mer Noire barrée par l'armée rouge et ayant besoin d'un débouché vers la Roumanie. Si l'Allemagne avait jugé que son alliance militaire avec l'Italie constituait pour elle un point d'appui suffisant, elle n'aurait pas conclu son dernier accord avec la Russie soviétique ; cela l'Italie l'a compris.

Mais à notre sens, il y a aussi une autre considération qui a du induire le président du conseil italien à adopter sa politique pacifique. C'est la conclusion d'un accord entre son allié l'Allemagne et la Russie soviétique et la position stratégique prise par l'armée rouge qui, traversant les frontières de la Pologne, a dressé une barrière à l'Allemagne, vers la Roumanie. Si l'Allemagne avait jugé que son alliance militaire avec l'Italie constituait pour elle un point d'appui suffisant, elle n'aurait pas

conclu son dernier accord avec la Russie soviétique ; cela l'Italie l'a compris.

Car, il est des gens qui cherchent à pêcher en eau trouble ; la situation actuelle est compliquée et embrouillée à la route de la Mer Noire barrée par l'armée rouge et ayant besoin d'un débouché vers la Roumanie. Si l'Allemagne avait jugé que son alliance militaire avec l'Italie constituait pour elle un point d'appui suffisant, elle n'aurait pas conclu son dernier accord avec la Russie soviétique ; cela l'Italie l'a compris.

Le second de l'embarcation sinistre, le moment vint où nous aperçumes une le patron Hüseyin Çırpan, « fa » comme suit le récit de son odyssée et de celle de ses camarades :

— Nous avions appareillé de Mersin le 7/7 avec 150 tonnes de blé et 70 sacs

de haricots. Comme nous étions plus qu'à 15 milles d'Anamur, le ciel s'est brusquement assombri. Nous avons été assaillis par des vagues violentes. Et tout à coup, notre moteur a cessé de fonctionner. Nous avons voulu hisser des voiles de fortune, mais le vent les a arrachés aussitôt. La tempête a duré toute la nuit. Nous avons été obligés de jeter notre cargaison par dessus bord en vue d'alléger notre embarcation où les eaux embaraquaient en grand. Nous avons commencé par les sacs de haricots, les plus encombrants, puis tout y a passé.

A l'aube, loin de se calmer, la tempête s'est encore accrue. Notre esquif commençait à faire entendre des craquements sinistres. Des parties entières du bord étaient enlevées par les lames. C'était la fin.

Nous mimes à la mer notre youyou.

— Je descends dans la cale chercher mon paletot, nous dit le patron Ahmed kaptan.

Nous ne devions plus le revoir. Une vague plus violente que les précédentes, emporta notre canot tandis que le *Muhlis* disparaissait dans un remous. Nos rames furent brisées tout de suite par la violence des lames.

Pendant 38 heures nous nous sommes trouvés ainsi, 4 hommes, sans nourriture, presque sans vêtements et sans eau, dans une coquille de noix, en proie à la fureur de la tempête. Nous étions convaincus

LA VIE LOCALE

VILAYET dont les roues sont cerclées de fer de passer par les rues asphaltées.

A LA JUSTICE

La célérité des tribunaux

Les résultats enregistrés depuis l'entrée en vigueur des tribunaux à juger unique sont très satisfaisants. Seulement les intéressés se plaignent des inconvénients que présente le transfert d'une partie des tribunaux à la direction du Cadastre et des cours supplémentaires que cela impose aux avocats et au personnel judiciaire en général. En revanche, le fonctionnement de l'appareil judiciaire a beaucoup gagné en rapidité et en régularité.

Alors que l'année dernière les tribunaux étaient obligés de poursuivre leur activité bien au delà des heures de travail normales, jusqu'à 19 et 20 heures, actuellement ils ont toujours achevé leur tâche dès 17 heures.

Le procureur de la République, M. Hikmet Onat, dans ses déclarations à la presse, se félicite de cette célérité de l'activité des tribunaux. Et il a ajouté que des mesures sont à l'étude en vue de surmonter et d'éviter les inconvénients qui ont pu être constatés.

Les piliers du pont « Ataturk »

L'importation d'Allemagne des piliers en acier devant être posés comme pièces de soutènement aux deux têtes du pont Ataturk étant, pour le moment, impossible on en a fabriqué en fonte à Istanbul. Ils ont été posés hier à leur place du côté d'Unkapani.

Ceux du côté d'Azapkapi seront posés aussi prochainement.

En attendant la Municipalité poursuivra ses démarches en vue d'importer les piliers en acier qu'elle a commandés en Allemagne.

L'ouverture du pont Ataturk devant avoir lieu d'ici un mois, les travaux sont poussés avec la plus grande activité.

LES DOUANES

L'importation des autos privées

La direction des douanes a été avisée que, par décision du vilayet, il a été jugé opportun de ne plus exiger de certificat d'origine des automobiles privées, motocyclettes, bicyclettes et appareils de radio. Jusqu'ici des articles étaient soumis à la présentation dudit certificat et ne bénéficiaient pas de réduction.

Les recettes en baisse

Au cours des 20 derniers jours, les recettes des douanes ont été de 2 millions de Ltqs. Ceci représente une moins-value de quelque 5 à 6 millions de Ltqs. comparativement aux mois précédents. Ce fait est une conséquence de l'état de guerre en Europe.

Que l'ancien Etat polonais n'existe plus cela est reconnu par le gouvernement de la Roumanie lui-même. Nonobstant son alliance avec la Pologne conclue contre la Russie, le gouvernement de Bucarest s'est empressé, en effet, de confirmer sa neutralité après l'entrée des troupes russes en territoire polonais, en affirmant l'existence d'un gouvernement polonais responsable, c'est à dire la disparition d'un Etat polonais. Après quoi, le gouvernement qui s'est réfugié en Roumanie avec l'intention de se transférer en France, a été interné et mis dans l'impossibilité de fonctionner.

Qu'un Etat polonais dans ses anciennes limites ne peut plus être reconstitué, cela est reconnu d'ailleurs par les gouvernements de Londres et de Paris eux-mêmes qui, de propos délibéré, se sont abstenu d'étendre leur état de guerre à la Russie, quoique celle-ci soit entrée en territoire polonais avec des motifs d'action déclarés équivalents à ceux de l'Allemagne.

Du reste, la garantie donnée à la Pologne n'a pas fonctionné. Elle a pu contribuer à faire prendre à la Pologne une attitude de rigide intransigeance contre les demandes modérées de l'Allemagne, légitimées pourtant par toute la littérature politique française et anglaise antérieure.

Elle n'a pas pu retarder d'un instant l'avance de l'Allemagne ni sauver un pouce du territoire de la Pologne. Il est désor

mais acquis qu'une grande partie des fulminantes victoires allemandes est due à l'action aérienne. Des milliers d'appareils étaient à la disposition de la Grande Bretagne et de la France. On n'en a pas sauvé un seul pour appuyer l'action défensive de l'aviation polonaise.

C'est sur ces faits expressifs que s'arrête aujourd'hui l'attention du monde

pour définir les responsabilités des vaincus, situations nouvelles et encore incertaines qui se préparent pour l'Europe. Quelles fins précises accessibles à la conscience des peuples et à la justice de l'histoire devrait

avoir l'explosion d'un guerre à l'occident aujourd'hui que la guerre est achevée à l'Est de l'Europe ? Le salut de la Pologne ?

Mais la Pologne est déjà engloutie. Elle peut aujourd'hui, retrouver son indépendance politique, contenue dans des frontières

La guerre sur les deux fronts

Les communiqués officiels

COMMUNIQUES FRANÇAIS

Paris, 26 A.A. — Communiqué du 26 septembre au matin :

Persistance de l'activité de l'artillerie ennemie au Sud-Est de Zweibrücken. Au cours de la journée du 25, plusieurs combats opposent notre aviation de chasse à l'aviation de chasse allemande.

Paris, 26 A.A. — Communiqué du 26 septembre au soir :

Activité d'artillerie ennemie dans la région Sud de Deux Ponts et au Sud de Pirmasens.

A l'aube un coup de main fut repoussé sur le front de la Lauter.

COMMUNIQUE ANGLAIS

Londres, 26 A.A. — Deux communiqués du ministère des informations parlent de l'activité des forces aériennes de l'Angleterre. Hier la nuit, les avions anglais tirent une reconnaissance au-dessus de l'Allemagne non sans jeter des feuilles de propagande. Tous les avions anglais rentrent sains et saufs. Une autre reconnaissance fut faite au-dessus du front de l'Ouest et au-dessus du Nord-Ouest de l'Allemagne. Les attaques entreprises par les avions allemands de combat furent repoussées. Les avions anglais rentrent sans encombre à leur base.

COMMUNIQUE SOVIETIQUE

Moscou, 26 A.A. — Le communiqué de l'état-major de l'armée rouge annonce que le 25 septembre l'armée rouge continua à

avancer vers la ligne de démarcation et qu'elle occupa les villes de Suwalki, Go-

nion, Opalik, Doubenka, Komarov, La-

vrikov, Pemdaigatchiki, Poagaigatchikai,

Rybeik, Rewnik et Kozilovo.

poussées. Les avions allemands de combat furent re-

sans encombre à leur base.

Presse étrangère

Reconnaitre les réalités

M. Virginio Gayda écrit dans le « Giornale d'Italia » du 22 septembre :

— Reconnaître les réalités est l'impératif. La restauration de l'ancien Etat polonais ? Depuis le maréchal Foch qui, s'impose pour les gouvernements comme peu avant sa mort, avait placé en Pologne, dans une éloquente prophétie, le futur théâtre de la nouvelle guerre européenne que décisif sont trois : 1. — L'Etat polonais

ne, aux hommes politiques français, bri- tanniques et américains que nous avons déjà rappelés, tous ont reconnu l'incon-

sistance et le péril pour la paix européenne que présente l'existence d'un Etat polonais

tel qu'il a été forgé à Versailles. Peut-on donc reconstruire cet Etat pour renouveler à sa suite la certitude d'une troisième guerre ? Peut-on, en somme, lancer des millions d'Européens dans le tragique incendie dévastateur d'une guerre en Occident

pour exclure la possibilité d'une paix stable en Orient ?

Telle est la demande que les peuples doivent se poser à l'extrême limite d'évé-

nements qui aujourd'hui, ne sont pas encore irréparables.

LES CONTES DE « BEYOGLU »

La vengeance du sobre

Je vous dis, monsieur que je m'amuse plus qu'au cinéma.

Le nomme qui, d'une voix forte, venait de me monter, était assis à deux pas de moi, à la terrasse de ce peut faire de la place de la mairie. C'était un gros père, jovial, qui paraissait avoir ses naissances dans la maison. Paris a-t-on dit, est une suite de petits villages, et le carrefour excentrique, ses boutiques, son égise en s'il voulait le narguer.

Il commanda une absinthe.

— Amédée est devenu fou ! s'écria M. Nodin.

Le fait est qu'une heure après il était à la même place.

— Patron, Amédée est saoul comme une grive, il vient de commander son troisième verre...

Le narrateur avait interrompu son récit pour jouter de l'effet de surprise escompté.

Il acheva son vermouth lentement et reprit :

— Depuis, il est là chaque soir, et il boit imperturbablement trente années de bons pourboires amassés au Canon. Tenez, le voilà, c'est le petit vieux en costume gris, chapeau de paille et qui a quelque difficulté à se lever de table.

On entendit, à ce moment, un bruit de verre brisé sur le pavé. C'est Amédée qui se mettait en route. Avec mille précautions, il traversait maintenant la chaussée, la démarque imprécise, le pas saccadé. Comme il arrivait devant la terrasse du Canon, il boutonna sa veste, donna une tape amicale à son canotier, bomba le torse et passa devant nous, plus fier que Bragance. Je remarquai qu'il avait, malgré tout, le visage congestionné et l'œil éteint. Soudain, avec un geste large, à la Cyrano de Bergerac, il salua, d'un coup, toute la terrasse. Il était si digne, si solennel, à ce moment-là, le vieil Amédée, que je l'aurais machinalement, son salut.

— Combien de clients en face, Amédée ?

Le vieux garçon allait jeter un coup d'œil par-dessus les fusains.

— Trente-cinq patron, à la terrasse, et une douzaine à l'intérieur.

Le vieil Amédée était le modèle des garçons de café. Depuis trente ans qu'il était dans la maison, il connaissait son monde et ses clients étaient tous ses amis. Mais voilà qu'un jour une curieuse marotte s'empare de lui. Amédée, qui, au temps de sa jeunesse, avait été comme tous les gens de sa profession, un intrépide vide-bouteilles, fut pris pour l'alcool d'une soudaine aversion. Au point que la simple commande d'un apéritif le faisait sourdement grogner. Curieuse condition pour un garçon de café ! Le mal empira. Maintenant, Amédée se mêlait de faire des réflexions aux clients :

— Mon pauvre monsieur Bouchon, vous avez tort, c'est un dangereux poison.

Et il servait à contre-cœur. Ah ! quand il s'agissait de bière, de café, de limonade ou de jus de fruit, Amédée était la diligence même. Pour le reste, il confondait les commandes, s'attardait en route, oubliait la glace et lançait des yeux furieux au... délinquant.

Parfois il usait de la ruse :

— Tiens, ce pauvre commandant Lepéel est mort. Nous ne reverrons plus... Un bien brave homme, monsieur... Il buvait le même apéritif que vous tous les soirs ici... Ça n'a pas traîné.

— A-t-on idée de boire pareille salopette...

Le malheur voulut que le client à qui s'adressait la réflexion fut le représentant de la marque en question et commanditaire de surcroit, du Café du Canon.

L'affaire ne traîna pas. Amédée fut renvoyé. Le syndicat n'osa intervenir, la faute professionnelle du vieux garçon étant indiscutable. M. Nodin se montra intraitable. Il avait, dans le fond, sa petite idée et ne put la garder secrète jusqu'au bout.

— Un garçon comme vous, dit-il en lui faisant ses adieux, n'est pas embarrassé. Allez donc en face, au Globe.

Joli cadeau à faire à un concurrent, pensait le cafetier. Amédée, furieux, lui répondit du tac au tac :

— Eh bien ! oui, j'irai au Globe, mais pas comme vous le pensez.

Le lendemain soir, le père Nodin qui, derrière les rideaux, surveillait à son habitude, les allées et venues du Globe, aperçut son Amédée, endimanché, et qui prononcer ces mots, était assis à deux pas de moi, à la terrasse de ce peut faire de la place de la mairie. C'était un gros père, jovial, qui paraissait avoir ses naissances dans la maison. Paris a-t-on dit, est une suite de petits villages, et le carrefour excentrique, ses boutiques, son église en s'il voulait le narguer.

Il vient chercher du travail, pensa-t-il.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de le voir prendre place à une table, au bord du trottoir, bien en face du Canon, comme

« Il vient chercher du travail », pensa-t-il.

Il commanda une absinthe.

— Amédée est devenu fou ! s'écria M. Nodin.

Le fait est qu'une heure après il était à la même place.

— Patron, Amédée est saoul comme une grive, il vient de commander son troisième verre...

Le narrateur avait interrompu son récit pour jouter de l'effet de surprise escompté.

Il acheva son vermouth lentement et reprit :

— Depuis, il est là chaque soir, et il boit imperturbablement trente années de bons pourboires amassés au Canon. Tenez, le voilà, c'est le petit vieux en costume gris, chapeau de paille et qui a quelque difficulté à se lever de table.

On entendit, à ce moment, un bruit de verre brisé sur le pavé. C'est Amédée qui se mettait en route. Avec mille précautions, il traversait maintenant la chaussée, la démarque imprécise, le pas saccadé. Comme il arrivait devant la terrasse du Canon, il boutonna sa veste, donna une tape amicale à son canotier, bomba le torse et passa devant nous, plus fier que Bragance. Je remarquai qu'il avait, malgré tout, le visage congestionné et l'œil éteint. Soudain, avec un geste large, à la Cyrano de Bergerac, il salua, d'un coup, toute la terrasse. Il était si digne, si solennel, à ce moment-là, le vieil Amédée, que je l'aurais machinalement, son salut.

— Combien de clients en face, Amédée ?

Le vieux garçon allait jeter un coup d'œil par-dessus les fusains.

— Trente-cinq patron, à la terrasse, et une douzaine à l'intérieur.

Le vieil Amédée était le modèle des garçons de café. Depuis trente ans qu'il était dans la maison, il connaissait son monde et ses clients étaient tous ses amis. Mais voilà qu'un jour une curieuse marotte s'empare de lui. Amédée, qui, au temps de sa jeunesse, avait été comme tous les gens de sa profession, un intrépide vide-bouteilles, fut pris pour l'alcool d'une soudaine aversion. Au point que la simple commande d'un apéritif le faisait sourdement grogner. Curieuse condition pour un garçon de café ! Le mal empira. Maintenant, Amédée se mêlait de faire des réflexions aux clients :

— Mon pauvre monsieur Bouchon, vous avez tort, c'est un dangereux poison.

Et il servait à contre-cœur. Ah ! quand il s'agissait de bière, de café, de limonade ou de jus de fruit, Amédée était la diligence même. Pour le reste, il confondait les commandes, s'attardait en route, oubliait la glace et lançait des yeux furieux au... délinquant.

Parfois il usait de la ruse :

— Tiens, ce pauvre commandant Lepéel est mort. Nous ne reverrons plus... Un bien brave homme, monsieur... Il buvait le même apéritif que vous tous les soirs ici... Ça n'a pas traîné.

— A-t-on idée de boire pareille salopette...

Le malheur voulut que le client à qui s'adressait la réflexion fut le représentant de la marque en question et commanditaire de surcroit, du Café du Canon.

L'affaire ne traîna pas. Amédée fut renvoyé. Le syndicat n'osa intervenir, la faute professionnelle du vieux garçon étant indiscutable. M. Nodin se montra intraitable. Il avait, dans le fond, sa petite idée et ne put la garder secrète jusqu'au bout.

— Un garçon comme vous, dit-il en lui faisant ses adieux, n'est pas embarrassé. Allez donc en face, au Globe.

Joli cadeau à faire à un concurrent, pensait le cafetier. Amédée, furieux, lui répondit du tac au tac :

— Eh bien ! oui, j'irai au Globe, mais pas comme vous le pensez.

Le lendemain soir, le père Nodin qui, derrière les rideaux, surveillait à son habitude, les allées et venues du Globe, aperçut son Amédée, endimanché, et qui prononcer ces mots, était assis à deux pas de moi, à la terrasse de ce peut faire de la place de la mairie. C'était un gros père, jovial, qui paraissait avoir ses naissances dans la maison. Paris a-t-on dit, est une suite de petits villages, et le carrefour excentrique, ses boutiques, son église en s'il voulait le narguer.

Il vient chercher du travail, pensa-t-il.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de le voir prendre place à une table, au bord du trottoir, bien en face du Canon, comme

« Il vient chercher du travail », pensa-t-il.

Il commanda une absinthe.

— Amédée est devenu fou ! s'écria M. Nodin.

Le fait est qu'une heure après il était à la même place.

— Patron, Amédée est saoul comme une grive, il vient de commander son troisième verre...

Le narrateur avait interrompu son récit pour jouter de l'effet de surprise escompté.

Il acheva son vermouth lentement et reprit :

— Depuis, il est là chaque soir, et il boit imperturbablement trente années de bons pourboires amassés au Canon. Tenez, le voilà, c'est le petit vieux en costume gris, chapeau de paille et qui a quelque difficulté à se lever de table.

On entendit, à ce moment, un bruit de verre brisé sur le pavé. C'est Amédée qui se mettait en route. Avec mille précautions, il traversait maintenant la chaussée, la démarque imprécise, le pas saccadé. Comme il arrivait devant la terrasse du Canon, il boutonna sa veste, donna une tape amicale à son canotier, bomba le torse et passa devant nous, plus fier que Bragance. Je remarquai qu'il avait, malgré tout, le visage congestionné et l'œil éteint. Soudain, avec un geste large, à la Cyrano de Bergerac, il salua, d'un coup, toute la terrasse. Il était si digne, si solennel, à ce moment-là, le vieil Amédée, que je l'aurais machinalement, son salut.

— Combien de clients en face, Amédée ?

Le vieux garçon allait jeter un coup d'œil par-dessus les fusains.

— Trente-cinq patron, à la terrasse, et une douzaine à l'intérieur.

Le vieil Amédée était le modèle des garçons de café. Depuis trente ans qu'il était dans la maison, il connaissait son monde et ses clients étaient tous ses amis. Mais voilà qu'un jour une curieuse marotte s'empare de lui. Amédée, qui, au temps de sa jeunesse, avait été comme tous les gens de sa profession, un intrépide vide-bouteilles, fut pris pour l'alcool d'une soudaine aversion. Au point que la simple commande d'un apéritif le faisait sourdement grogner. Curieuse condition pour un garçon de café ! Le mal empira. Maintenant, Amédée se mêlait de faire des réflexions aux clients :

— Mon pauvre monsieur Bouchon, vous avez tort, c'est un dangereux poison.

Et il servait à contre-cœur. Ah ! quand il s'agissait de bière, de café, de limonade ou de jus de fruit, Amédée était la diligence même. Pour le reste, il confondait les commandes, s'attardait en route, oubliait la glace et lançait des yeux furieux au... délinquant.

Parfois il usait de la ruse :

— Tiens, ce pauvre commandant Lepéel est mort. Nous ne reverrons plus... Un bien brave homme, monsieur... Il buvait le même apéritif que vous tous les soirs ici... Ça n'a pas traîné.

— A-t-on idée de boire pareille salopette...

Le malheur voulut que le client à qui s'adressait la réflexion fut le représentant de la marque en question et commanditaire de surcroit, du Café du Canon.

L'affaire ne traîna pas. Amédée fut renvoyé. Le syndicat n'osa intervenir, la faute professionnelle du vieux garçon étant indiscutable. M. Nodin se montra intraitable. Il avait, dans le fond, sa petite idée et ne put la garder secrète jusqu'au bout.

— Un garçon comme vous, dit-il en lui faisant ses adieux, n'est pas embarrassé. Allez donc en face, au Globe.

Joli cadeau à faire à un concurrent, pensait le cafetier. Amédée, furieux, lui répondit du tac au tac :

— Eh bien ! oui, j'irai au Globe, mais pas comme vous le pensez.

Le lendemain soir, le père Nodin qui, derrière les rideaux, surveillait à son habitude, les allées et venues du Globe, aperçut son Amédée, endimanché, et qui prononcer ces mots, était assis à deux pas de moi, à la terrasse de ce peut faire de la place de la mairie. C'était un gros père, jovial, qui paraissait avoir ses naissances dans la maison. Paris a-t-on dit, est une suite de petits villages, et le carrefour excentrique, ses boutiques, son église en s'il voulait le narguer.

Il vient chercher du travail, pensa-t-il.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction de le voir prendre place à une table, au bord du trottoir, bien en face du Canon, comme

« Il vient chercher du travail », pensa-t-il.

Il commanda une absinthe.

— Amédée est devenu fou ! s'écria M. Nodin.

Le fait est qu'une heure après il était à la même place.

— Patron, Amédée est saoul comme une grive, il vient de commander son troisième verre...

Le narrateur avait interrompu son récit pour jouter de l'effet de surprise escompté.

Il acheva son vermouth lentement et reprit :

— Depuis, il est là chaque soir, et il boit imperturbablement trente années de bons pourboires amassés au Canon. Tenez, le voilà, c'est le petit vieux en costume gris, chapeau de paille et qui a quelque difficulté à se lever de table.

On entendit, à ce moment, un bruit de verre brisé sur le pavé. C'est Amédée qui se mettait en route. Avec mille précautions, il traversait maintenant la chaussée, la démarque imprécise, le pas saccadé. Comme il arrivait devant la terrasse du Canon, il boutonna sa veste, donna une tape amicale à son canotier, bomba le torse et passa devant nous, plus fier que Bragance. Je remarquai qu'il avait, malgré tout, le visage congestionné et l'œil éteint. Soudain, avec un geste large, à la Cyrano de Bergerac, il salua, d'un coup, toute la terrasse. Il était si digne, si solennel, à ce moment-là, le vieil Amédée, que je l'aurais machinalement, son salut.

— Combien de clients en face, Amédée ?

Le vieux garçon allait jeter un coup d'œil par-dessus les fusains.

— Trente-cinq patron, à la terrasse, et une douzaine à l'intérieur.

Le vieil Amédée était le modèle des garçons de café. Depuis trente ans qu'il était dans la maison, il connaissait son monde et ses clients étaient tous ses amis. Mais voilà qu'un jour une curieuse marotte s'empare de lui. Amédée, qui, au temps de sa jeunesse, avait été comme tous les gens de sa profession, un intrépide vide-bouteilles, fut pris pour l'alcool d'une soudaine aversion. Au point que la simple commande d'un apéritif le faisait sourdement grogner. Curieuse condition pour un garçon de café ! Le mal empira. Maintenant, Amédée se mêlait de faire des réflexions aux clients :

— Mon pauvre monsieur Bouchon, vous avez tort, c'est un dangereux poison.

Et il servait à contre-cœur. Ah ! quand il s'agissait de bière, de café, de limonade ou de jus de fruit, Amédée était la diligence même. Pour le reste, il confondait les commandes, s'attardait en route, oubliait la glace et lançait des yeux furieux au... délinquant.

Parfois il usait de la ruse :

— Tiens, ce pauvre commandant Lepéel est mort. Nous ne reverrons plus... Un bien brave homme, monsieur... Il buvait le même apéritif que vous tous les soirs ici... Ça n'a pas traîné.

